



Chaussures italiennes impeccablement cirées aux pieds, Gaspard marche avec fierté et assurance comme à son habitude dans les rues de Paris. Régulièrement sa main vient décoiffer ses cheveux d'un côté, puis les recoiffer le coup d'après de l'autre. Il a le regard droit, mais ses pensées sont à ses pieds. Il ne regrette décidément pas d'avoir opté pour le modèle italien aux coutures apparentes surpiquées, ça lui donne ce petit plus d'originalité qui rappelle à ceux qui en auraient besoin, que cet homme, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, de son poste à la hauteur de sa taille n'est définitivement pas comme les autres, qu'il a du goût, un parcours et de l'argent. Il esquisse un sourire lorsqu'il pense à son pantalon ajusté et au fessier d'acier que ça lui fait. Il jette un coup d'œil partout, peu importe où, pour s'assurer que son passage fait détourner de leur trajectoire les cous féminins intrigués par tant de virilité. Il se souvient que ce matin il a opté pour son cheche couleur camel. Quand il n'est pas au volant de son 4 roues motrices étincelant, c'est ce détail qui rappelle qu'il est un aventurier urbain. Gaspard c'est en effet l'Indiana Jones de la conquête. Gaspard sourit quand il marche. Pas par bonheur, mais parce qu'il est fier de lui. Pas par joie, mais par jeu, pour piéger les femmes. Son apparence, pense-t-il, quand il passe laisse une trace. Le souvenir d'un quadragénaire remarquable que l'on croise et dont on s'imagine la vie intense, remplie et réussie.

Ce matin, le fantôme présumé des femmes qu'il vient de croiser pousse la porte de son supermarché dans les beaux quartiers du 16ème arrondissement, rue de la Faisanderie. Cet homme à qui tout réussit continue de faire ses courses lui-même. Il y voit là l'occasion rêvée de chasser, avec ou sans cheche d'ailleurs. Dans la jungle des rayons, en quête

de roquette, il profite du moindre acier lissé des étagères pour jeter un œil à son reflet. Assuré d'être rassuré à la vue de son image, il ne peut pourtant pas s'en empêcher. C'est un geste automatique à tendance maniaque. Gaspard pose, sans objectif face à lui, continuellement, avec finesse, loin du grotesque toutefois, Gaspard est plus habile que ça. Gaspard sourit encore. C'est un homme brillant en extérieur mais glacé au dedans. Il est comme un feu un jour de froid. Il rayonne, puis attire et réchauffe un instant, mais il brûle si on s'en approche trop près.

Au fil de son périple consumériste, Gaspard envisage tour à tour le Bordeaux mis en avant en bout de rayon, et les longues jambes mises en valeur dans ces jolis collants. Le Bordeaux est à vendre, le collant plutôt à déchirer pense-t-il. La femme est accompagnée de son mari. Le Bordeaux accompagnerait bien une pièce de bœuf, un tournedos tout juste saisi. Un aller-retour très chaud. Avec la femme. Avec le tournedos. Plus loin, les cuisses de poulet. A l'instant même un fessier à tomber par terre se déplace en toute liberté dans les allées du rayon frais. Les courses tournent au défilé. Cette fois, c'est le cou du Gaspard qui se tord dans tous les sens. La recherche du piment rouge. Le rouge de ces lèvres qui lui sourient. Le shampoing capital force volume intense. Le décolleté plongeant. Plongeon. Poisson, c'est ça qu'il lui faut. Et cette anguille qui se colle à lui pour passer dans la foule. Et la sueur qui l'envahit. Déodorant. Pas trop fort pour ne pas masquer son parfum de chez Guerlain.

Gaspard préfère aux femmes mariées, les célibataires. Plus disponibles, plus demandeuses, plus dociles et plus rapides aussi. Il n'est pas là pour la durée. Il fait ses courses plusieurs fois par semaine. Il accostera aujourd'hui cette petite blonde dont le panier est rempli de petits légumes

prédécoupés et mis en sachet. Et cette rousse ronde gourmande à souhait, qui vient d'acheter un portion individuelle de quenelle. Habilement Gaspard fait son marché. Il repart rassasié vers les caisses.

Systématiquement il évite les caisses automatiques. Tout est prétexte à la rencontre. Partout, tout le temps et même au bout du tapis roulant. Son quotidien des prochains jours défilent sous les yeux de la caissière. L'heure de gloire a sonné pour les chanceux sélectionnés. Se succèdent sur l'estrade robotisée, une bouteille de Bordeaux Brio de Cantenac Brown 2009. Un déodorant sans trace, ni odeur, ni sels d'aluminium, très cher mais avec rien dedans si on se fie à la longue liste de ce qu'il ne contient pas. Un couteau de cuisine en céramique, lame blanche qui rappellent des dents aiguisées. Des fruits dont son préféré. Un filet de daurade sans arrête. 2 Tournedos marinés. Des sacs poubelles doubles avec poignées afin que la saleté ne puisse s'en échapper et que Gaspard n'ait pas à la toucher. Du dentifrice blancheur extrême. Du shampoing volumisant. Du détergent.

Le bip de la caissière sur chaque article marque le temps. Et les secondes qui séparent chaque code barre, lui donnent l'occasion de lever les yeux vers son soupirant de l'instant. Gaspard la mange du regard. Le lieu est propice à ouvrir son appétit. Ses yeux restent plantés droits dans les siens. Son sourire s'estompe pour donner un côté important au moment. La caissière perd le fil et immédiatement le rythme du bip a perdu sa cadence. A mesure que ses mains se balancent de droite à gauche, faisant voyager les articles vers leur nouvelle liberté, loin des rayons éclairés au néon, la danseuse de poignets a désormais du rouge aux joues. Ce fard inattendu témoigne de sa gêne et de sa perte de neutralité face à cette paire

d'yeux, beaux de surcroît, qui ne cesse de la regarder.

Elle lui indique le montant. 57,55€. En retour, il lui tend sa carte.

Gaspard Dugneux. Avocat à la cour. 06 11 72 25 01

« Je suis sans voix face à vous. Appelez-moi. » a-t-il griffonné.

72 heures qu'ils se côtoyaient plus ou moins depuis ce fameux jour des chaussures italiennes, de la roquette et des reflets dans les rayons. Et ce soir-là, entre eux deux, contact il y aurait.

La table est mise, le vin rouge, un Bordeaux 2009 servi dans du cristal. Le repas est largement entamé, comme le disque de Jazz qu'il ne se lasse pas d'écouter. Un reste de roquette jonche toutefois le fond du saladier. Laissées sur le bas-côté, ces 4 feuilles sont déjà cuites par le vinaigre, ce liquide fourbe qui détruit aussi vite qu'il relève. Quelques minutes suffisent à transformer la sauce piquante en poison mortel pour qui s'y frotte. Une verte vie de salade vécue pour rien. En effet, tout laisse à penser en cet instant qu'elles iront plutôt nourrir le fond d'une poubelle plutôt que celui d'un estomac d'humain. La cuillère en argent qui ne les a pas choisies en aura décidé ainsi. Ces 4 feuilles sont de celles qu'on a oubliées, qu'on a même à peine remarquées. Une vie à attendre une rencontre charnelle, qu'elle soit avec des papilles gastronomes pour les plus chanceuses ou avec des canines de glouton pour les plus aventurières. Mais le prochain chapitre de ces 4 petits miracles de la nature ne se vivra pas dans la physique gastrique d'un quadragénaire mais au fond d'une poubelle, qui auraient bien besoin de désodorisant avec ou sans aluminium dedans. Ensemble, elles affronteront la fin de vie des aliments produits pour rien, si ce n'est pour quitter ce monde en fumée depuis les cheminées grises d'une déchetterie de quartier. Ainsi va la vie d'une feuille de roquette. 45 jours pour atteindre son point culminant et devenir verte, comestible et attrayante. Une seconde pour être choisie dans un rayon de supermarché. Et le voyage vers l'éternité va bientôt commencer, coincé entre un vieux rouleau de papier

toilettes, une tranche de jambon séchée et un yaourt au bifidus jadis-actif périmé. Les 4 mousquetaires version date-de-péremption-trop-avancée montrent combien la vie peut-être absurde. Etre arrivées jusqu'ici pour en finir là. C'est comme gagner la course aux spermatozoïdes pour se retrouver avachi dans un canapé devant le bigdill de son plein gré. Si la feuille de roquette pouvait penser c'est quelque chose comme ça qu'elle se dirait.

A mesure que le dessein de la roquette se dessine en une triste fin, 2 autres protagonistes de cette table vont bientôt s'acoquiner. C'est elle qu'il a choisie et elle est ici. Pourtant seul un couvert est mis.

La voix de Ray Charles entame son 9ème morceau « Love Is a Many-Splendored Thing », « l'amour est une chose aux multiples splendeurs ». La lumière est tamisée. Le silence a toute sa place et ne dérange en rien Gaspard, habitué à échanger avec ses pensées. Ses yeux disent, ses sourires racontent, ses gestes évoquent mais ses mots ne prennent vie, souvent, que dans son esprit. Penser, pense-t-il, le rend ténébreux et mystérieux. Ça lui évite de se dévoiler. Ça fonctionne avec ses conquêtes. Parler peu, constate-t-il leur fait perdre la tête. Parler peu séduit beaucoup.

L'heure du dessert comme celle de la principale intéressée de ce dîner a sonné. Elle attend, encore vêtue en cet instant. Elle est habillée pour être vu. Nue c'est trop d'un coup. Nue dans un supermarché, ça ne se fait pas. Évidemment. Ça en serait même choquant. Si tant est qu'on puisse encore être choqué dans le temple du tout-peut-s-acheter.

Alors qu'il la dévisage et l'envisage, un léger sourire

moqueur et un air interrogateur traduisent sa pensée lorsque ses yeux et sa réflexion se pose sur la multitude de couches qui habillent celle qu'il s'apprête à dévorer. Est-ce dû à la saison hivernale ? Mais dans ce cas, se demande-t-il, pourquoi multiplier des épaisseurs qui n'ont à priori pas réel but de cacher ? Elle est semblable à un paquet à déballer. Un cadeau dont on connaît le contenu puisqu'il s'offre à notre vue. A l'image de ces bouquets de fleurs emballés de plastique. Comme si l'artifice donnait plus de valeur au naturel. Ce même plastique qui pollue et détruit la nature nous rabâche-t-on sans cesse, sert aussi à rendre belles et attrayantes d'innocentes fleurs tout juste froidement assassinées. Une mort programmée pour jouir à disposition de son éphémère beauté. Gaspard pense à toutes ces absurdités. Ces ambivalences aussi quotidiennes qu'humaines. Son sourire se fige à mesure que le flou envahi son regard. Puis, il revient à lui. Puis il revient à elle.

Notre fleur du jour, en face de lui, porte des résilles oranges qui laissent entrevoir une peau ferme, lisse et que l'on devine douce. Son odeur embaume l'espace qui les sépare d'un parfum fruité et gourmand. Son tout est recouvert d'une couche transparente qui portée, s'amuse à ne rien cacher. Pareil à un fin cellophane, masquant les effets du temps et faisant briller sa peau nacré. Les pores, resserrés, se laissent deviner. Il a envie d'elle. L'apparat est un succès.

Est-ce ces détails qui, lors de ce jour fameux, semblable à tous les autres, dans ce magasin avait fait tomber son dévolu sur elle ? Au premier coup d'œil, n'importe qui l'aurait cru identique à toutes les autres, toutes celles qui comme elle, voulaient attirer l'attention, être choisies, être aperçues, feignant malgré tout l'indifférence dans les

rayons de ce supermarché. Les grandes surfaces à bien y regarder sont un lieu propice à la séduction cachée. Sur les rayons, ou entre eux, la belle apparence est étalée. La lumière au néon n'arrange pourtant rien au teint, mais elle était apprêtée comme un paquet joliment emballé. Calibrée presque. Parce que pour être sélectionnée, il faut ressembler à ce qu'on attend de son genre. Forme appétissante et régulière, peau douce, et être fraîche bien entendu. Il faut ressembler à ce que la société dit de la beauté, de l'appétissant, mais différemment. Sortir du lot sans trop dépareiller. Être l'astre qui brille un peu plus que les autres dans un ciel étoilé. Rayonner par tous les moyens artificiels, le naturel ne suffisant plus pour se faire voir dans le noir. Le noir trop pollué par les lumières des réverbères et des devantures de magasins qui restent sans cesse allumées la nuit tombée. Les étoiles meurent aussi fort que la ville ne veut pas s'éteindre.

Toujours est-il qu'elle avait dû accomplir cette prouesse, car aujourd'hui c'était bien elle qu'il avait choisie pour ce dîner. Au plus près de son intimité. Prête à être dévorée.

Sorti de ses pensées, Gaspard décida de passer à l'attaque. Il n'avait pas que ça à faire, il savait y faire et l'affaire ne traînerait pas. Avec méthode et virilité, il alla droit au but, quitte à brusquer un peu celle qui s'était ce soir-là glissée entre ses doigts. Fermement il l'empoignât, il sentit sous ses mains que définitivement il l'avait bien choisi, puis il la fit s'approcher. Tout près. Très près. Le silence des mots non échangés virevoltait dans la pièce comme des fantômes, cohabitant avec les notes et la voix de Ray Charles qui toujours chantait, sons bien vivants d'un immortel pourtant disparu. On entendit aussi le bruit des résilles lorsque Gaspard les fit craquer. En une seconde, à la force ferme de son geste, le tissu céda et glissa le long de la peau fraîche de celle qui les portait pour finir sur le bois chaud de la table. Car c'est bien sur la table que Gaspard l'avait installée, face à lui. Gaspard pris le couteau qui avait servi à découper sa viande un peu plus tôt. Une viande à peine cuite, un tournedos, rouge vif, tendre et marinée. Il amena le couteau à ses lèvres et le lécha, en faisant attention de ne pas se couper, le sang de l'animal qui coulait, était à ses yeux bien plus justifié et savoureux que le sien. La fine lame lacérée fut rendue par ce geste brillante et immaculée. Pareil à un sacrifice, il approcha l'outil alors de sa docile proie et délicatement fendit ce qui lui servait de vêtement transparent. Jamais il ne comprenait comment les ôter autrement. Passé entre ses mains, l'accessoire qu'elle portait pour ce soir n'aurait aucun lendemain. A son tour l'habit qui ne cachait rien rejoignit feus-les-résilles. Et la table se transformait en un étalage, clin d'œil au lieu de leur rencontre. Il l'observa. La fit tourner sur elle-même. Se lécha les babines de leur intimité à venir, comme un loup devant l'agneau. Il en avait vu défiler devant lui et savait à l'avance ce que ces plaisirs lui procureraient. Jamais tout à

fait les mêmes, jamais réellement différentes. Pas une ne l'avait marqué plus qu'une autre. Et les paroles de Ray Charles virevoltaient. Etrange synchronicité. « You think you're really special - You think I think you're best - You think you're really something ? - You're no better than the rest » « Tu crois que tu es vraiment spéciale - Tu crois que je crois que tu es la meilleure - Tu crois que tu es vraiment quelque chose ? - Tu n'es pas mieux que les autres » chante le Jazz Man à mesure que la scène se déroule en ces lieux.

Il reposa le couteau. Pris les restes des affaires déchirées et les mis à l'écart, en bout de table, d'un mouvement de la main. Devant lui, sur cette table, il ne voulait voir que le nu, le naturel, le sans accessoire, sans superflu, le juste nécessaire. Tout du moins en apparence. Ici ce n'est le lieu ni de la loupe ni du microscope ni de l'interrogatoire par les mots ou par les analyses. A cet instant, il ne s'attache qu'au physique, qu'à l'enveloppe naturelle. Face à lui une impression du tout. Du pur. De la vie. Juste l'apparence. Celle qui donne envie de croquer la pomme, de manger le fruit défendu. Celle qui fait perdre la raison. Celle qui endort la réflexion. Celle qui fait agir. Celle qui fait mordre, céder, goûter, se perdre, consommer, celle qui donne du plaisir. Celle qui renvoie à l'état animal. Celle qui rappelle le besoin tribal. Celle qui fait que peu importe au fond ce dont il s'agit, c'est de ça, là qu'on a envie. Comme une œuvre qu'on aurait toujours voulu créer et qui en cet instant se trouverait sous nos yeux, disponible à nos souhaits.

Alors délicatement, il pose une main sur la peau du fruit-pas-défendu, fait glisser ses doigts pour deviner ce que ses yeux qu'il vient de fermer, ne voient pas. Il veut découvrir

par le toucher. Comme à chaque fois. Comme un procédé auquel il n'échappe pas, précis comme un chirurgien ou un pâtissier. Comme un aveugle devinant les mots, le gastronome veut s'approprier sa peau. C'est comme ça qu'il aime la consommer. C'est l'apparence qui l'a mené là, alors une fois ici, il s'en détache car au fond peu importe la forme, il s'agit maintenant de sensations. Avant d'y goûter, la deuxième main rejoint la première pour compléter son imagination.

Celle-ci plus vagabonde que la première décide de s'enfoncer dans la chair. Elle s'aventure dans des recoins et s'abandonne fermement dans des méandres ruisselants. Pareille à la découverte d'un oasis verdoyant dans un désert suffoquant. Le trésor ainsi mis à nu fait naître chez Gaspard un sourire non avare. Large et satisfait. Et c'est en peu de temps, que la peau dénudée est désormais entièrement suintante. Gaspard creuse, manipule, pétrit presque. Aucun centimètre il n'omettra. Ses doigts errants devinent qu'il ferait un parfait géomètre. Les yeux sont désormais ouverts. Il n'en peut plus et s'en va dévorer la belle. Sa bouche fera le tour de tout ce qui peut l'être. Et quand Gaspard a terminé, il laisse sur la table chaude des restes inertes comme abandonnés. Et la voix de Ray Charles raconte « You think you're really something - You're nothing to me now » « Tu crois que tu es vraiment quelque chose, tu ne représentes rien pour moi maintenant ».

Gaspard cherche un tissu pour essuyer ce qui doit l'être, ses mains, ses lèvres et ses joues peut-être. Le sourire a quitté son visage. Son plaisir a causé des dommages. Gaspard rassemble en un tas les lambeaux de peau qui gisent sur le bois, son bras long et musclé va chercher les

résilles et autres pacotilles. A mesure qu'avec un extrême sang-froid il ramasse les preuves de ce qui vient de se passer, Ray commente de sa suave voix « You've got everything you wanted, Don't let yourself be fooled, You thought that you could play the game, But I just changed the rules. I hate you » « Tu as tout ce que tu voulais avoir, Mais ne t'y trompe pas Tu croyais pouvoir jouer à ce petit jeu, Mais je viens tout juste d'en changer les règles - Je te déteste ». La fin de la chanson sonne le glas. Elle voulait être choisie et c'est ici qu'elle finit, dans ce trépas.

Gaspard debout, le regard hagard, actionne d'un geste ferme le levier de la poubelle chromée. Il y déverse des restes, ceux de son fruit préféré, la grenade, sanguine et charnue, ces absurdes vêtements suivent le mouvement. Depuis quand faut-il vêtir les fruits ? De résille et de plastique transparent. En une cascade mortuaire, la peau du fruit trépassé s'entremêle à une pâte verdâtre et juteuse, il y devine là, les feuilles de roquettes fraîches et coquettes du début du repas. Le magma s'écrase parmi les autres détritiques, le pied se lève et l'affaire est conclue.

Gaspard a fini de dîner. Il décide de se préparer. Il sort de sa douche trop chaude, c'est un homme d'excès. Sa peau est rougie, ses doigts flétris, ses cheveux lavés. Son corps ne sent rien grâce au spray qu'il vient de se pulvériser. Son cou est parfumé. Ses rides au coin des yeux témoignent de son charme et de ses années, 42. Ses dents immaculées exacerbent la couleur acidulée de sa bouche bien dessinée. Son style est affirmé par des vêtements de créateurs. Du haut en bas, il est vêtu par un costume dont sa valeur n'a rien à envier à un aller-retour Paris Mururoa.

Gaspard a rendez-vous. Avec des résilles et des dessous. Avec une femme cette fois. Chic et belle rencontrée au supermarché. Il n'a pas répondu au message de la caissière, la savoir dans ses filets lui fut assez. La grenade l'ayant bien entraînée, la femme chic sera mangée, dévorée avec appétit. Comme celles d'hier et de demain, elle sera celle d'aujourd'hui, un vrai festin. Il n'y goûte jamais 2 fois. Aimer il ne sait pas. Éternellement il recommence la première et unique fois. Parce que ça pétillie comme le champagne, les bulles montent à la tête mais l'effet ne dure pas. Parce que son engagement est semblable à celui d'une cuillère en plastique que l'on trouve dans ces yaourts encas, invention révolutionnaire d'un autre gagnant à la course aux spermatozoïdes. Une cuillère faite juste pour une seule bouche juste pour une seule fois. Gaspard ne s'engage pas, la conquête c'est sa gagne. Parce que la quantité vaut mieux que la vérité. Parce que la profondeur d'une relation ne se mesure pour lui qu'en pénétration. Gaspard est entouré. Des Christian Lacroix, des Pierre Cardin, des Michel Klein et des Jean-Paul Gauthier peuplent ses armoires et des fantômes ses placards. Au quotidien à ses côtés il n'y a personne, seules des femmes

sans lendemain. Gaspard est seul.

Gaspard est parfaitement à l'heure pour arriver avec le juste retard. Ces quelques minutes qui semblent durer une éternité et qui mettent un doute à celle qui l'attend, ce doute qui serre les dents. Il arrivera comme à chaque fois juste avant que la belle ne soit agacée. Il arrivera comme pour lui apporter le soulagement qu'elle attendait au stress qu'il a lui-même créé.

Gaspard Dugneux, avocat à la cour, est prêt à partir. Mais celui qui défend les innocents et les coupables se trouvera bien incapable d'ouvrir la porte de son bel appartement. La main sur la poignée, son cœur se décide à cesser de fonctionner. Peut-être se sentit-il inutile depuis toutes ces années. A quoi bon battre pour un mort-vivant. Gaspard répétons-le aime à être un homme différent. Ces chaussures en témoignent et sa mort en rajoute. Une crise cardiaque foudroyante à 42 ans, ce n'est pas unique mais ça reste peu courant.

Le cœur s'en est allé. Un sursaut de sueur envahit son corps mourant. Une bouffée de chaleur plus forte que son déodorant. La main crispée serre en vain sa meilleure amie du moment. Mais la poignée froide d'acier ne pourra en rien aider celui qui ne veut plus la lâcher.

Le poids de son corps mort entraîne Gaspard vers son dernier voyage à destination des lattes bien cirées de son parquet exotique. Les hanches touchent d'abord le sol, puis la tête rebondit et vient se poser elle aussi. Le mouvement sans retenue du corps et des vêtements fait voler un courant d'air dans l'appartement. Une feuille de roquette échappée du sachet et oubliée des miettes ramassées

virevolte sans s'y attendre, prise par le vent qui s'est soudainement levé. Elle tourne dans l'air comme le firent plus tôt les mots de Ray Charles. Elle n'en croit pas ses yeux. La voilà qui s'approche. Un humain vu du ciel. On l'avait pourtant prévenue qu'elle serait toujours placée en dessous des grands géants puis serait montée par une fourchette d'acier vers un trou béant. Mais sa destinée à elle est différente. Elle est au-dessus. Comme une plume elle descend et atterrit nonchalamment sur la bouche entrouverte du défunt géant. La voilà funambule sur le rouge d'une lèvre. La voilà graciée à tout jamais. En contact avec cette cavité dont on lui avait tant parlé. Mais sans la douleur d'être mâchée. Elle se croyait perdue à tout jamais, oubliée de tous, et la voilà dans un rôle qu'elle n'aurait jamais soupçonné. Jamais feuille de roquette n'aura été en contact si longtemps avec une lèvre de géant. Son histoire à coup sûr sera contée à travers champs, tel un conte pour enfant.

Le corps fut retrouvé lorsque le week-end fut passé. Maître Dugneux ne s'était pas présenté le lundi matin au tribunal pour plaider l'innocence d'un qu'il savait coupable. Les obsèques furent organisées. Son fidèle acolyte, Monsieur Christian Lacroix l'accompagnerait, bien ajusté dans le cercueil, pour l'éternité. Au vu du peu de monde à son enterrement, à l'inverse de ce qu'il pensait de son vivant, il ne laisserait aucune trace derrière lui. Un texto sans réponse, celui de la caissière. La femme chic n'avait pas attendu 10 minutes le malotru. Quelques affaires judiciaires changeraient de mains. Rien de plus. Rien de moins.

Et la dernière carte qu'il tendrait, serait celle de sa pierre tombale de marbre noir, pareille aux tombes voisines, sur

laquelle on pourrait lire, gravé en lettres d'or :
Gaspard Dugneux
Avocat à la Cour
06.11.72 – 25.01.15

* * *

Le balayeur du cimetière, seul visiteur des tombes sans fleurs s'interpela au fil des mois de toujours retrouver là une feuille de roquette. Chassée d'un coup de balai, elle revenait. Sèche comme les blés et d'un vert un peu passé, elle resterait fidèle à son éternité.

* * *